



**Dans les années 80, Giovanna passe d'un monde à l'autre pour découvrir que les adultes ne cessent de mentir.** Carol Yepes



**À LIRE**  
«La vie mensongère des adultes», Elena Ferrante, Gallimard, 404 p. En librairie le 9 juin.

sentais dans le rôle de l'enfant attentive, et je n'aimais pas ce sentiment: je voulais être une femme, une femme aimée.»

#### Un bracelet de perles

C'est qu'elle veut sa part, sa dose d'amour, de secrets, de mensonges à elle, rien qu'à elle. Symbole de l'ambiguïté constante dans laquelle se meuvent les personnages au fur et à mesure que progresse cet impeccable roman, un bracelet de perles et dorures, qui passe de poignet en poignet, de la maîtresse du père de Giovanna à Giovanna, puis à la fille de l'épouse de feu le grand amour de Vittoria, puis à Giovanna à nouveau. Donné, repris, officiellement hérité d'une aïeule mais en fait volé, preuve d'amour puis de désamour, convoité avant d'être abandonné, il incarne les multiples visages que prennent l'amour, l'amitié et la vérité dans la vie de Giovanna.

Passionnant et complexe, dense, subtil, attachant mais aussi amoral, cruel et troublant, absolument intemporel, «La vie mensongère des adultes» condense le meilleur des obsessions d'Elena Ferrante. Paru en Italie en automne 2019, ses droits d'adaptation ont été achetés par Netflix, qui en produira une série d'ici deux ans. Et l'on murmure que ce roman pourrait être le début d'une nouvelle saga. On ne demande rien mieux que de suivre Giovanna, à peine déflorée, joyeuse malgré le désintérêt total de la chose, en train de filer vers Venise avec son amie Ida, l'une et l'autre se promettant mutuellement de devenir adultes «comme aucune fille n'avait jamais réussi à le faire».

## Passage du livre

**Michel Audétat**  
Journaliste



## Alexandre Lecoultré, écrivain du «dorf»

Né en Suisse romande (en 1987), Alexandre Lecoultré vit aujourd'hui à Berne. On ne sait si ce double ancrage doit être mis en rapport avec le *mix* bilingue de son «Peter und so weiter», roman écrit en français mais farci de mots sonnant germanique: «dorf», «birre», «bueb», «meitli», parfois un hybride comme «spaziernade»... Effluves de *schwyzerdütsch* qui imprègnent le texte et sèment le trouble: on a l'impression d'entrer dans un monde aux frontières mal définies, aux règles incertaines. Si ce n'était qu'un procédé, on aurait calé avant la fin du roman.

On est au contraire épaté par cette aptitude à forger sa propre langue. Alexandre Lecoultré bat la phrase sur l'enclume, travaille le rythme et des étincelles poétiques s'envolent. C'est une langue taillée sur mesure pour adhérer à la conscience réduite de son personnage, Peter, qui est en délicatesse avec les mots. Il doit les extraire de ses profondeurs intimes comme «un minerais». Une fois dans sa bouche, ils font des nœuds et il hoquette. Il peine aussi à comprendre ce que lui dit l'écrivain du *dorf*, Herr Schriftsteller. Et il croit naïvement les mots facturés au prix fort de la voyante Micha. Elle lui a prédit une rencontre et Peter «attend sans vraiment savoir ce qu'il attend»; c'est son côté beckettien.

Ses journées sont remplies de bric, de broc et de sensations. Du temps passé sur un terrain vague. Des baignades. Des errances à pied ou en train. Des haltes au Café du Nord. C'est une vie sans direction précise que ponctuent des rencontres. Il y a les Petits-bras qui tiennent l'épicerie. La Dame sans nom qui s'empêtre dans ses lambeaux de mémoire. Ou encore ce Bernhard qui somme Peter de devenir quelqu'un et qui finit par n'être lui-même plus personne. Ces personnages passent, repassent, prennent de l'épaisseur et contribuent pour beaucoup à la beauté rugueuse du roman. Le lecteur est ravi de les avoir croisés dans ce *dorf* en cul-de-sac.



**À LIRE**  
«Peter und so weiter», Alexandre Lecoultré, L'Âge d'Homme, 126 p.